



Préface Blaye
Livres en citadelle 2025



PREF'canard 63#

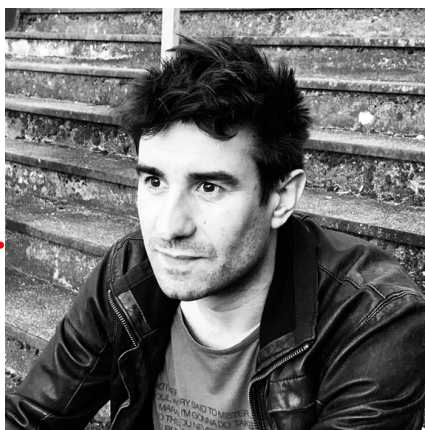
Spécial Yvan Robin

Il manie l'humour, la douche froide, la tendresse... avec des mots sombres.

Il hybride les genres littéraires, mais navigue toujours sur des fleuves opaques.

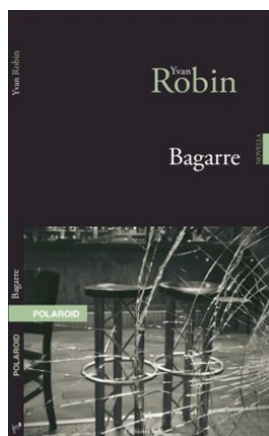
La profondeur d'Yvan Robin, c'est sa conscience de la condition humaine, qui, d'individuelle, est devenue collective.

La condition humaine, c'est d'être mortel. L'humanité l'est devenue à son tour. La condition pour le supporter, c'est la littérature.



Rencontre littéraire et lecture musicale avec Kevin Rivière (musicien)
à la bibliothèque de Civrac-de-Blaye
le vendredi 12 décembre à 19h30

En dédicace sur le salon Livres en citadelle (Blaye)
les 13 et 14 décembre



Bagarre, le livre splatter-punk charentais (?)

La violence est en effet le cœur palpitant de l'histoire.

La castagne en est la chair. Elle est décrite de façon cinématographique avec minutie (et minuteur).

Les mots portés sont des armes de poing redoutables. *Bagarre* est toute martelée, du début à la fin.

On reste néanmoins sur une version locale du splatter-punk, puisqu'on se trouve exactement à Jonzac, ville douce et altière de la Haute-Saintonge. L'horreur s'y fait donc moins gore, plus naturaliste, et les conséquences sur le monde de cette nuit de violence resteront anecdotiques. La bagarre narrée a réellement eu lieu en 1999, dans le bar *Le Canotier*, aujourd'hui renommé *L'Aparté*.

Bagarre, c'est aussi un roman court à l'espace restreint : on y est coincé comme dans un cul-de-sac, avec pour unique protection une vitrine fissurée et une barricade faite de fauteuils de bar.

C'est encore un roman sociologique : on observe avec nuances les rapports entre l'univers manouche et celui des gadjés, dégradé par tout ce qui est de l'ordre du préjugé, de la prédiction des actes de l'autre, et par toutes les formes de discrimination intériorisée.

C'est enfin un roman noir : une fois tous les ingrédients dans la place, la mécanique de la violence se lance, huilée à l'hormone mâle et donc difficilement maîtrisable.

Mais *Bagarre*, c'est avant tout de la littérature : l'écriture est convaincante car joue de la brièveté de la phrase pour mettre en scène une action immédiate, proche, nerveuse. On balaye la scène comme un témoin, relevant distraitemment des points de détail en fond, tout en faisant focus sur les coups assénés.

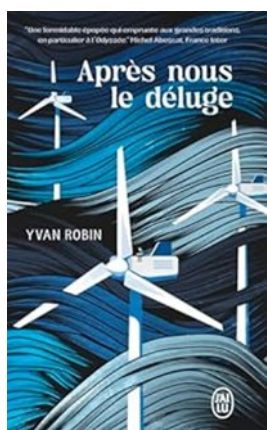
Une fois que la lecture est enclenchée, c'est comme dans une bagarre, rien ne saura l'arrêter. Le lecteur ne se risquera pas à reprendre haleine avant le terme. Il faut aller au bout.

Extraits :

« Amzar Lakhdari, réputé pour sa répartie et son humour cinglant, se méfie de Sauveur, qu'il n'a croisé qu'une fois ou deux. Une forme de solidarité tacite les unit pourtant. Si le racisme envers les Maghrébins est pratiqué sans gêne par ceux qui ne sont pas racistes, mais (...), les préjugés envers les Gens du voyage sont courants chez ceux-là même qui revendiquent leur antiracisme. Ils sont dans l'angle mort des luttes. » (page 19)

« Le portier saisit la chaîne au cou du Doyen, dont l'haleine empeste. Dans un mouvement coordonné de la nuque et des avant-bras, Virgile précipite le visage du Voyageur contre son front. L'os du nez cède, des morceaux de cartilage se mêlent au sang et aux mucosités dans la cloison nasale. Le Doyen s'amollit en perdant connaissance. Virgile traîne sa victime comme chien en laisse, sans se soucier de Lapin, qui lui grimpe sur le dos. Yohann Le Goff ouvre la porte devant le mutant à six bras. Au passage, il saisit la veste de Lapin, qui se déchire au niveau de la couture dorsale.

- Mon paletot, fils de chien. » (page 38)



Après nous le déluge : la dystopie la plus dystopique de toutes !

Dans ce texte, on se noie. Mais on se noie en poésie, avec subtilité et performance. Dieu créa le monde, et l'homme le détruisit, la boucle est bouclée. Malgré tout, à la fin on s'envole, tout léger...

Ce livre est une genèse à l'envers, une odyssée dans un cul-de-sac, un roman noir opaque qui tente de préserver sans espoir une lueur vacillante dans la nuit : la poésie. C'est aussi un processus de deuil qui est conté dans cette histoire, et mourir, à force de se détacher, est comme un soulagement.

Quatrième de couverture :

« Ce jour-là, le soleil ne s'est pas levé. Il n'y aura plus de soir, il n'y aura plus de matin, nous sommes au premier jour. Déjà le ciel verse sur la terre qui disparaît sous les eaux. Les hommes qui ne sont pas emportés par les crues sont jetés sur les routes.

Sidé par cette lumière qui refuse de venir, chacun tâche de rejoindre les siens, toutes affaires cessantes. Feu de bois, jeune garçon débrouillard, quitte l'école avec sa camarade Dalila. Veuf, imprimeur, son père rejoint l'attelage d'un voisin. Et les voilà chacun s'échinant à rallier un refuge : une île, une éolienne, une église, un bateau... Alors que le monde, méticuleusement, se détricote, les souvenirs affluent et des émotions enfouies ressurgissent. Le pire reste à venir. Pourtant les hommes ne sont jamais aussi beaux qu'au cœur de la défaite. »

Travailler tue !

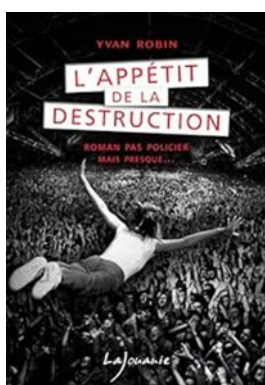
Mais pourquoi ne pas inverser le processus ?

Face à la violence de son entreprise qui maltraite ses employés tel un rouleau compresseur, Hubert Garden va se rebeller.

Cette histoire est un fantasme de vengeance carnavalesque.

De même que Tarantino tue Hitler dans *Inglorious bastards*, ou encore torture le meurtrier de Sharon Tate dans *Il était une fois à Hollywood*, Yvan Robin utilise le procédé du *What if...* : que se passerait-il si l'histoire était différente ? Car dans la réalité, cela n'arrive jamais qu'un employé renverse la violence hiérarchique.

Mais si on décidait du contraire ? C'est ainsi qu'un responsable sécurité d'une entreprise en bâtiment public se promet premier facteur accidentogène de la boîte. Un pur plaisir jouissif que la lecture de ce livre.



L'appétit de la destruction – quatrième de couverture :

« *L'Appétit de la destruction* relate les dernières heures d'un groupe de rock (Āmes less), les frasques de son leader, les coulisses d'un milieu qui suscite bien des fantasmes.

On pense évidemment à Bertrand Cantat (Noir Désir), à Nicolas Sirkis (Indochine), mais aussi aux Rolling Stones, aux Clash, aux Sex Pistols, à Nirvana..., à toutes ces formations géniales menées tambour battant par des rockstars déjantées, s'autorisant tous les abus. Une fiction parfois trash, passionnante, qui mêle tragique, transgression, disparition... »



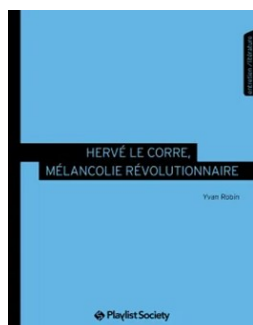
La Fauve – quatrième de couverture :

« Une femme au bord de la crise de nerfs, un étranger errant dans une campagne peu accueillante et une escouade de villageois en quête d'ordre gravitent aux alentours d'une forêt mystérieuse : la légende raconte qu'une créature hante ses bois...

Quand l'impensable survient, une course-poursuite démoniaque débute. À l'arrivée : la liberté, l'argent ou... la mort !



Critique Télérâma : « Un félin mangeur d'êtres humains qui rôde dans la forêt... C'est la légende qui terrorise les habitants d'un petit village où, chaque nuit, les hommes effectuent des rondes pour protéger les femmes, cloîtrées chez elles. Un jour, tout dérape. Dévastateur. »



Hervé Le Corre, mélancolie révolutionnaire

Yvan Robin fan d'Hervé Le Corre ? Ah tiens, tout comme nous, ici à Préface...

Composé d'une introduction et d'un entretien, ce livre revient sur le parcours d'Hervé Le Corre, ses méthodes et ses intentions, son engagement en tant que citoyen, enseignant et romancier.

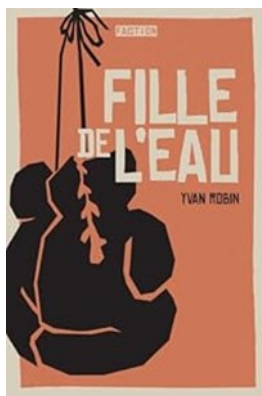
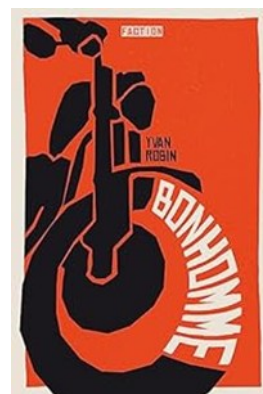
Et pour les ados :

« C'est l'été. Et comme chaque année, Milo vient chez ses grands-parents. Il a ses habitudes. L'ado passe ses journées à la piscine municipale avec ses copains et surtout Justine.

Sauf que l'ambiance est étrange, cette fois, car voilà un an que son grand-père a disparu sans laisser d'adresse. Parti. Volatilisé.

Et si Milo peut désormais emprunter sa moto pour rompre le tête-à-tête avec sa grand-mère, cette absence pèse dans la chaleur de juillet. Alors que les forêts alentours, et les modèles masculins du passé, s'apprêtent à partir en fumée ».

Télérama : « Ce roman noir tisse une réflexion fine sur la masculinité. »



« Avec la troupe de théâtre du lycée, Milo va passer l'été au Burkina Faso. Ils doivent monter une pièce avec des comédiens locaux. L'expérience est bouleversante. Milo découvre un pays différent du sien, une autre culture, une société où la place des hommes et des femmes s'organise selon d'autres schémas.

En parallèle, il tente de retrouver une femme. Celle que son grand-père disparu aurait connue lorsqu'il était militaire.